

De la théologie de l'inculturation à la théologie de l'espérance

I. Eglise Africaine : identité et mission

Dans la prière dite sacerdotale du Christ au chapitre 17 de Saint-Jean, le germe le plus fort de l'unité du genre humain qui se constituait dans les trois jours saints – concrètement les Douze Apôtres autour de Jésus – était présenté au Père à maintes reprises comme « tiré eu monde » et « donné au Fils » par le Père ; « dans le monde » mais « pas du monde » : « Ils ne sont pas du monde comme je ne suis pas du monde ». Le Christ résume sa prière de la manière la plus synthétique en disant : « consacre les par la Vérité : ta parole est vérité ».

Nous pouvons dire que pour le Christ l'identité de l'Eglise ne se prend pas du monde, ni par conséquent de la culture, si nous entendons par culture avec le Concile Vatican II « l'expression du dynamisme de la nature ». Jésus lui-même à cette heure entrainé dans le processus suprême de la manifestation et de la communication de son identité la plus profonde, à savoir qu'il est le Fils. Il mourra précisément pour cela, si nous nous en référons au propos de Caïphe déchirant son vêtement : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ! Vous avez entendu le blasphème. Qu'en pensez-vous ? » Et tous le condamnèrent comme méritant la mort » (*Mc* 14, 63-64).

La déchirure du rideau du Saint des Saints, tout comme sa crucifixion hors de la ville, restent des signes de cet au-delà de tous les systèmes culturels et religieux où la vérité de l'identité du Christ se donne. L'Eglise elle aussi, comme son Corps de fraternité qu'il a constitué dans les trois jours saints, participe de son identité de sa vérité. Elle ne tient pas son identité de la culture mais de cette participation au Christ qui l'enracine dans le mystère trinitaire.

Au 1^{er} Synode pour l'Afrique on a pu noter une intervention du Cardinal Tomko qui a marqué un tournant dans les travaux de l'Assemblée. Il affirmait avec force que l'évangélisation ne se ramenait ni au dialogue interreligieux, ni à l'inculturation, ni au développement, ni à la communication sociale, mais consistait essentiellement en l'annonce de Jésus-Christ que j'ai traduit pour ma part dans l'amour fou de Dieu pour l'humanité auquel répondait au cœur de notre histoire l'amour fou de l'humanité pour Dieu. Le sous-titre du thème du 1^{er} Synode était « Vous serez mes témoins ». Le témoin, c'est précisément celui qui annonce en acte comme en parole ce mystère dont la proclamation touche les cœurs de tous les hommes, quelle que soit leur appartenance culturelle, religieuse, politique ; leur condition sociale, économique.

A partir de cette question fondamentale de l'identité les théologiens africains de l'inculturation ont pu affirmer l'autonomie de l'Eglise particulière africaine par rapport à l'Eglise particulière occidentale qui, après le Concile, a beaucoup recherché l'identité de l'Eglise au niveau de l'événement du renversement des chapitres 2 et 3 de

Lumen Gentium : Eglise Peuple de Dieu, Eglise Hiérarchie. La question de l'affirmation du sujet humain qui travaillait la société occidentale depuis la réforme protestante et le tournant de la philosophie cartésienne s'est emparée de cet renversement significatif : vingt ans après, le Synode extraordinaire de 1985 est venu déplacer le centre de gravité de l'ecclésiologie du chapitre 2 au chapitre 1, à savoir l'Eglise comme mystère de communion. C'est presque 10 ans plus tard que l'Eglise particulière d'Afrique a fait pour ainsi dire son entrée en théologie sous l'angle de l'inculturation de l'identité de l'Eglise comme Famille de Dieu et Fraternité du Christ.

Mais ce fut au moment même où se tenait ce 1^{er} Synode qu'on caractérisera comme « Synode de l'espérance », et « Synode de la résurrection », ou de manière moins théologiquement significative comme « Synode de l'inculturation », que se déroulait le plus grand fratricide que l'Afrique ait jamais connu, et cela entre chrétiens wutu et tutsi. Que pouvait bien avoir signifié le baptême ? Que pouvait bien être « l'être Eglise », le Corps du Christ », « Famille de Dieu » ? Le caractère superficiel et dérisoire d'une certaine compréhension de l'inculturation apparaissait à l'heure même où le Synode posait pour sa part son acte d'inculturation. N'étions-nous pas à côté de l'essentiel ? Et que faire pour connaître l'essentiel et s'y tenir en permanence ?

Il n'était guère sûr qu'en adoptant la grille de lecture des théologiens africains en quête de pertinence sociopolitique et économique plutôt que la pertinence culturelle des théologiens africains de l'inculturation l'on en vienne à l'essentiel. L'axe juste de perception serait plutôt celui de la sacramentalité de l'Eglise, c'est-à-dire de l'Eglise comme signe efficace de la grâce qui est d'être « union intime de Dieu et de l'humanité et de l'humanité en son propre sein.

Dans la période qui sépare le 1^{er} et le 2nd Synode les théologiens du Sillon Noir eurent à attirer l'attention des théologiens et des pasteurs africains sur la nécessité du détour par l'histoire pour une prise de conscience historique qui introduise plus efficacement le sujet africain dans les débats sociaux. Ce fut, il y a dix ans, lors du pèlerinage à Gorée des évêques d'Afrique. La célébration de la purification de la mémoire devait déboucher sur une pastorale de l'engagement dans les questions de société de manière plus responsable, en partant du lieu existentiel, historique, socio-économique et sociopolitique de l'homme noir. Le drame du Rwanda avait révélé qu'il fallait partir des blessures les plus profondes et les guérir pour que la quête de solutions pastorales aux questions de société ait toutes les chances de porter du fruit. La réconciliation de l'homme noir avec Dieu et avec lui-même lui permettra de se réconcilier avec les autres, en vue d'un ordre social et mondial juste et pacifique. On trouvait ainsi accès au cœur de l'identité sacramentelle de l'Eglise comme Corps du Christ dans lequel la haine a été tuée, où tout mur de séparation est abattue (cf. *Ep.2*), Corps réconcilié, uni de l'Humanité nouvelle.

La perspective va mûrir à la faveur de très nombreux documents du Saint-Siège et des trois grands Papes postconciliaires – Jean-Paul I n'ayant régné qu'environ un mois – : Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI.

On en vint ainsi à préparer le 2nd Synode pour l'Afrique qui a porté sur « *Réconciliations, Justice et Paix* ».

L'exhortation postynodale que le Pape Benoît XVI vient de signer à Ouidah et de remettre à tous les évêques africains à Cotonou au Bénin doit se lire et être appropriée à partir de l'ensemble des discours du Pape tenus au cœur de ce voyage. L'accent dans l'ensemble des discours est mis sur l'espérance, vertu théologique qui se vit dans la claire conscience de toutes les difficultés historiques objectives mais dans la détermination courageuse et avec la certitude de la victoire. Nous étions loin de la vision négative et pénible d'une Afrique continent de tous les malheurs et de toutes les mauvaises nouvelles, sans tomber dans le « happy day » des évangélistes qui partout en Afrique aujourd'hui annoncent un évangile de prospérité auquel la croix de Jésus-Christ semble absolument étrangère.

Le Pape Benoît XVI, en suivant lui-même la recommandation du Bienheureux Jean-Paul II au seuil du 2^e millénaire, s'est fait lecteur prophétique des signes des temps difficiles de l'Afrique. L'appel qui en jailli est que l'Afrique a du potentiel culturel, moral, spirituel et religieux, pour ne rien dire du potentiel matériel de son sol et de son sous-sol, qu'il s'agira de mobiliser en les laissant animer par la force d'en haut qu'est l'Esprit Saint, l'Esprit de Pentecôte, au service de la réconciliation, de la justice et de la paix.

Dans son discours le plus important, celui tenu au Palais de la Présidence de Cotonou, Benoît XVI a procédé à ce qu'on peut appeler la plantation du décor pour construire une société en posture d'espérance avec toutes ses composantes : les gouvernants, les corps constitués, la société civile, les responsables religieux.

II. Pour une Théologie africaine de l'espérance

Je voudrais tout simplement vous rendre compte de ce qui a passé au Bénin au cours du 2^{ème} voyage du Pape Benoît XVI en Afrique du 18 au 20 novembre passé.

On parle de célébration d'Assemblée conciliaire, d'Assemblée synodale. Ce que nous venons de vivre à Cotonou/Ouidah (BÉNIN) avec le Pape Benoît XVI, les évêques d'Afrique et du Bénin, dans un grand concours de fidèles disciples du Christ en liesse et en prière, pourrait bien être aussi qualifié de célébration. Et elle fut grandiose.

Un peuple immense en allégresse et fou de joie, ovationnait le successeur de Pierre et vicaire du Christ, depuis l'Aéroport Bernardin Cardinal Gantin jusqu'à la Cathédrale Notre Dame de la Miséricorde, et désormais pendant les deux jours de sa présence au Bénin, partout où il passait : Palais présidentiel, Grand Séminaire St Gall, Basilique Notre Dame de l'Immaculée Conception, Paroisse Ste Rita, Stade de l'amitié de Cotonou et finalement de nouveau à l'Aéroport, pour lui faire l'hommage de prise de congé, avant son retour à Rome. La célébration festive a connu un point de conclusion qui ouvre sur un appel à l'engagement prophétique de toute l'Eglise d'Afrique, particulièrement de celle du Bénin. C'est de là que chaque Eglise particulière d'Afrique devrait partir pour une réflexion globale en trois étapes sur ce que nous avons reconnu comme une célébration : l'histoire plurielle qui prépare à un projet pastoral et missionnaire organique, un plan d'action pertinent et stimulant, un bel avenir nous aspire.

i. Pour un agir pastoral pertinent, retrouver la grande veine historique

La première Exhortation *Ecclesia in Africa* en 1995 s'était ouverte par une rétrospective sur l'histoire de l'évangélisation du continent pour déboucher sur une formidable prise de conscience de l'identité inculturée de l'Eglise - Communion comme Famille de Dieu et Corps Fraternel du Christ. La deuxième Exhortation *Africae Munus*, puisant dans la nature sacramentelle de l'Eglise, accentue davantage l'extraordinaire efficacité transformatrice de l'héritage lassé par le Christ pour le bien de l'humanité : l'Eglise, signe de la grâce qui opère notre réconciliation, notre justice et notre paix. Il s'agit de l'activer, et Benoît XVI en a l'art pastoral et le doigté théologique. Cette efficacité transformatrice, il faut le reconnaître, été à l'œuvre dès le début de l'évangélisation du continent, comme partout ailleurs. Que le Pape ait choisi la célébration du 150^e anniversaire de l'évangélisation du Bénin pour la remise de cette 2^{ème} Exhortation est comme un appel à prendre conscience de cette efficacité historique qui doit se vérifier aujourd'hui plus que jamais sur toutes les questions de société. L'invitation implicite à établir le lien entre l'histoire universelle et cette puissance transformatrice qu'est l'Eglise est rendue concrète dans le cas symbolique et très significatif du Bénin.

On a dit que le symbole donnait à penser. Mais, vu en registre historique et en gamme d'espérance, il faut convenir qu'il mobilise tout l'être et l'investit en action transformatrice. Le regard prophétique de Benoît XVI dans son discours d'adieu a ouvert une perspective d'envol pour l'Afrique vers un monde de fraternité dans une diversité réconciliée, et cela précisément à partir du Bénin. Il achevait ainsi ce qu'il avait commencé dans son extraordinaire discours à la Nation béninoise au palais présidentiel, à savoir : rendre concrète l'espérance. Plus d'une fois au cours de son séjour, il affirmera que l'espérance dont il crédite l'Afrique n'était pas une formule rhétorique. Nous lui savons infiniment gré d'avoir, de la sorte, inauguré pour toute l'Afrique et singulièrement pour le Bénin, l'ère d'une prodigieuse théologie de l'espérance proprement théologique à partir de sa si riche théologie de l'amour théologal. Dès maintenant est ouverte pour l'Afrique une ère théologique nouvelle, capable de soulever l'enthousiasme des générations montantes, sans risque de dénaturer l'identité de l'Eglise.

Mais revenons au Bénin pour rester dans le concret. L'histoire chrétienne de ce petit pays, le Dahomey/Bénin, a connu l'émergence de nombreuses personnalités dont la plus universellement reconnue est sans contexte le Cardinal Bernardin Gantin, « éminent béninois » et africain s'il en fût, qui a donné son nom à l'aéroport international de Cadjèhoun, Benoît XVI était venu lui rendre hommage. Cette histoire a vu naître aussi Mgr Isidore de Souza « figure fondatrice d'une démocratie en Afrique » (I. Mensah), qui a assuré, en qualité du président de la Conférence des forces vives de la Nation, la transition du régime dictatorial marxiste-léniniste à la démocratie moderne, sans effusion de sang.

Benoît XVI a pu vivre intensément sur le terrain, au contact des autorités civiles et religieuses comme du peuple. Il a été informé de l'histoire complexe de montée dans la lumière d'un peuple qui était « assis dans les ténèbres ». Il lui est apparu clairement combien l'Eglise en avait été la principale cheville ouvrière, reconnue et appréciée de tous, quoique effacée et consciencieusement appliquée depuis cent

cinquante ans. Benoît XVI pouvait rendre grâce et se faire plus que jamais chanter d'une Afrique « *Terre d'espérance* », chanter d'une Afrique « *poumon spirituel de l'humanité* ». Il s'est employé tout au long de son voyage apostolique à préciser cette espérance de manière très concrète, et il a pu terminer son séjour sur la même note d'une espérance théologique qui se veut agir historique transformateur : « *le mot fraternité est ...le premier des trois mots de votre devise nationale. Vivre ensemble en frères malgré de légitimes différences n'est pas une utopie. Pourquoi un pays africain n'indiquerait pas au monde la route à prendre pour vivre une fraternité authentique dans la justice en se fondant sur la grandeur de la famille et du travail ? Puissent les africains vivre dans la paix et la justice !* ». Mieux et plus fort pour l'activation de l'espérance au cœur d'un continent trop souvent présenté comme continent de désespérance, un Pape pouvait difficilement dire. Et tout Béninois le ressent et l'accueille de cette façon, avec immense gratitude. Le Bénin et l'Eglise de Dieu qui s'édifie en son sein, avec le désir de l'embrasser déjà tout entier dans l'amour dévorant du Christ, se devra de partir de là pour relire tous les textes forts et scintillants qui ont émaillé le voyage apostolique du Pape Benoît XVI et en ont fait comme une trainée d'or dans le ciel béninois africain. Alors il sera permis à tous les fils du Bénin et du continent entier, singulièrement aux catholiques, de méditer en profondeur quel chemin la grâce de Dieu avait déjà fait avec chaque Eglise particulière du continent, avec le Bénin qui fête ses 150 ans d'évangélisation. La conscience historique revigorée, nous pourrons nous saisir du stimulant plan d'action pastoral qu'est *Africae Munus* pour faire émerger et progresser, résolument et sans délais, une Afrique réconciliée, juste et pacifique, au bénéfice de toute la Famille humaine.

Le Bénin a heureusement commencé et devra poursuivre cette méditation. Il est heureux que tous les messages délivrés par Benoît XVI sont venus approfondir son examen de conscience et sa volonté de conversion transformante, et lui insuffler un nouvel élan de Pentecôte, grâce auquel il pourra mettre en œuvre ce plan cadre destiné à marquer un tournant historique pour toute notre Eglise d'Afrique.

ii. D'une mission du Bon Samaritain à une pastorale de l'activation de l'espérance

Toutes les Eglises d'Afrique sont appelées à reprendre conscience de l'histoire missionnaire qui partout a eu une belle expression sociale, comprise et appréciée de toutes nos populations. L'histoire missionnaire, quels qu'aient été par endroits les ombres et les préjugés au sein desquels elle se déroulait, reste toujours *ce vecteur spécifique de la marche du Bon Samaritain à travers les peuples jusqu'à la fin des temps*. Cette marche arpente tous les chemins de Jéricho des peuples. Elle n'a rien de commun avec celle du militaire et du marchand. Une méprise tristement célèbre a voulu la faire consonner dans un scandaleux trinôme de 3M (Militaire, Marchand, Missionnaire). Ce trinôme est non seulement faux, mais injuste, comme nous pouvons le constater par exemple dans le cas de figure du premier missionnaire auquel le Dahomey/Bénin doit son évangélisation systématique, voici exactement 150 ans : le Père Francesco Borghero. Cet italien genevois, partageait certes les préjugés de son temps sur l'homme noir, ainsi que le dit Père Yves Morel S.J. dans sa présentation de

la vie et du Journal du Père Borghero¹. Mais Borghero a énoncé en termes exempts de tout équivoque les orientations fondamentales de son apostolat : « *L'exercice de la charité envers les malades. Cela offre un spectacle inconnu aux indigènes païens et révèle un homme différent des autres qui gagne vite les cœurs ; que les païens sachent (de) trouver dans le missionnaire une main charitable qui ne les rejette pas, qui n'est pas éloignée par l'affreuse puanteur qui s'exhale de leur plaie. Le soin des enfants qu'il faut attirer par une sainte amitié, occupée agréablement par une école et les unir entre eux dans un rendez-vous commun, que doit être la maison des missionnaires. Il n'y a pas de cœur si endurci qui puisse résister à ces moyens* ».

Face à l'interdit du roi Glélé qui n'avait autorisé la présence du missionnaire que pour le soin pastoral des « Blancs » de Ouidah² et face à l'hostilité tacite des « marchands » qui étaient depuis longtemps déjà sur le terrain, en attendant que les militaires viennent une trentaine d'années plus tard « casser le royaume du Dahomey », la mission d'évangélisation avait *sa voie spécifique de pénétration*, antérieure et fondatrice par rapport à toute inculturation et à tout débat d'interculturalité: *amour et soin des malades, éducation des enfants*. La mission a annoncé le mystère d'alliance par amour de Dieu avec notre humanité en son Fils Jésus-Christ, mort et ressuscité pour nous. Elle a consisté à projeter en figures concrètes sa vérité de Bon Samaritain venu au chevet de l'humanité malade, en Afrique comme ailleurs et sa vérité d'E-ducateur dans la figure du missionnaire penché sur l'enfant noir pour l'acte culturel primordial de son acheminement vers la pleine stature d'homme. Le mystère pascal de Jésus de Nazareth qui s'est saisi en Europe de vies jeunes pour en faire des Bons Samaritains a fondé nos Eglises, au Bénin comme partout ailleurs. Et c'est de là qu'il faut faire la relève missionnaire.

Pour le Dahomey, d'innombrables écrits récents ont permis d'éclairer les esprits et de réchauffer les cœurs pour préparer les uns et les autres à l'accueil de l'Exhortation post-synodale, *Africae Munus : Lettres du Dahomey. Correspondances des premiers Pères de la Société des Missions Africaines (Avril 1861- Avril 1862)*, *Il Cardinale Bernadin Gantin Missionario africano a Roma, Missionario romano in Africa ; Isidore de Souza figure Fondatrice d'une démocratie en Afrique. La transition politique au Bénin (1989-1993)*, *Cattolici d'Africa. La nascita della democrazia in Benin*.

L'Eglise ne doit sa présence appréciée et durable au Bénin qu'à l'amour généreux et gratuit envers toute personne humaine. L'histoire de la santé et de l'éducation au Dahomey/Bénin, illustre à merveille combien c'est la « *révolution du prochain* » opérée par Jésus de Nazareth qui est à la fois existant concret, mode d'être, comportement et langage de l'amour universellement compris. Il passait en effet en faisant le bien et a projeté son auto-portrait en parabole – celle du Bon Samaritain –

¹ Cfr. *Journal de Francesco Borghero, premier missionnaire du Dahomey, 1861-1865*, documents rassemblés et présentés par Mandirola R. et Yves Morel, Karthala, 1997, Cfr. aussi *Correspondances des premiers Pères de la Société des Missions Africaines (Avril 1861- Avril 1862)*

² On désignait ainsi non seulement les Européens mais encore tous les Afro-brésiliens libérés et revenus à Ouidah.

quand on lui a posé la question de savoir ce qu'il fallait faire pour avoir en partage la vie éternelle, puis une autre question concernant l'identité du prochain.

La première annonce sur nos terres africaines s'est faite de cette façon et elle a touché les cœurs, le sentir fondamental du Peuple : dans la figure du Bon Samaritain, nous avons à la fois la révélation de Dieu et celle de nous-mêmes dans la sienne, sur le mode de la vocation : « Va et toi aussi, fais de même ! ». Ne serions nous alors que dans une praxis qui se passe de la parole ? Il s'en faut. En effet, au terme du récit parabolique, Jésus avait demandé à son interlocuteur : « Des trois, qui s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? ». Comme dans les dialogues de Socrate, accoucheur des esprits, la réponse sort de la bouche de l'interrogateur lui-même : « C'est celui qui a eu pitié de lui... ». La raison humaine est comme précédée et attirée par la lumière qui provient de l'amour. Nous le voyons bien ici.

La rencontre du Pape et des enfants à la Paroisse Ste Rita a été un de ces moments forts où nous avons vu le travail en profondeur de la foi dans le cœur du peuple béninois africain éclore comme un bouquet de roses qui exprime le terme vers lequel l'espérance tend : les enfants et le pape se correspondaient dans un regard d'amour fascinant. A la vérité, « die rose blüht ohne warum » « la rose fleurit sans pourquoi » (Angelus Silesius) : l'Amour se suffit à lui-même. Du reste tout le Peuple béninois qui a ovationné le Pape partout où il passait, était vraiment en consonance d'amour avec lui et avec l'Eglise.

Le voyage apostolique du Pape Benoît XVI en Afrique a donc visé de toute évidence à mettre l'Eglise d'Afrique et le continent entier en posture d'espérance. L'auteur de la grande encyclique *Spe Salvi* s'est employé à cette catéchèse de mise en posture, en laissant constamment transparaître le fond doctrinal extrêmement riche dans lequel cette posture dans l'être plonge ses racines. L'Eglise en attitude d'espérance active est branchée sur un plan d'action dont le déploiement dans les années qui viennent fera advenir une Afrique plus réconciliée, plus juste et plus pacifique, et de la sorte ferment de communion et de fraternité pour un monde qui a besoin lui-même de réconciliation, de justice et de paix. Dans la perspective ouverte, l'Eglise est manifestement le sacrement de l'unité qui donne vie. Elle se trouve, en chacun de ses membres, depuis la hiérarchie jusqu'au simple fidèle laïc le plus modeste, proposée, à tous les niveaux de la vie sociale et en pleine « imagination de la charité », comme proposition de la solution chrétienne. Si en effet les Etats ont le devoir d'assurer l'*ordre juste*, ils sont par contre incapables de se donner l'*homme juste*. L'Eglise a le secret de la formation de l'homme juste : en cela elle représente une grande espérance pour le monde ; elle se doit de travailler à être et à rester Eglise, sans confusion de rôles, ni avec l'Etat, ni même avec la société civile. En s'adressant à chacune des catégories de personnes composant l'Eglise, Benoît XVI a mis l'accent sur ce qu'elle a à faire pour que l'*Eglise-Communion* que nous avons inculquée en termes de *Famille de Dieu* et de *Corps fraternel du Christ* puisse jouer la carte de cette identité au bénéfice de toute la société, de l'Afrique et du monde. Alors elle sera vraiment au service de la réconciliation de la justice et de la paix.

Le Bénin a eu la grâce d'avoir bénéficié d'une attention particulière du Saint-Siège qui a étudié à fond le cas de figure pastorale qu'il représente. La relecture de son histoire culturelle, sociopolitique et religieuse en gamme d'espérance a conduit le Pape

Benoît XVI à l'inviter, en fin de compte, comme symbole de toute l'Afrique, à ce lever, à se prendre en charge et non seulement à marcher mais à prendre son envol : « *Pourquoi un pays africain n'indiquerait pas au monde la route à prendre ?* »

Représenter une espérance aussi bien qualifiée par le successeur de Pierre et Vicaire du Christ, c'est le nom d'une grâce. Qu'elle ne soit pas vaine, car « l'Espérance ne déçoit pas » (Rm 5, 5).

III . Identité théologique de l'Eglise au service de la réconciliation de la justice et de la paix

Le débat actuel sur inculturation et interculturalité est rendu flou par l'imprécision du terme même de culture. Ainsi par exemple communication informatique, donne naissance à la culture dite digitale au sein de laquelle serait déjà perceptible un noyau dur unificateur des jeunes de tous les horizons du monde. Il est vrai qu'on donne droit à la pluralité évidente des contextes mais une unité existe déjà et c'est sur elle qu'on table pour parler de « culture des jeunes ».

Le Concile Vatican II a voulu résolument orienter la pastorale de l'Eglise vers une approche de la culture attentive avant tout à la dimension ethnographique et anthropologique. Il reste cependant critique par rapport à la rationalité unidimensionnelle qui risque de fonctionner dans ces expressions de la subjectivité moderne. A l'heure où est remise en question le « déisme » des Lumières, corrélatif par rapport à la nouvelle conception de la culture développée par les philosophes allemands, on ne saurait passer sous silence le danger qu'il y a à continuer de parler de culture, d'inculturation et d'interculturalité sans une nouvelle précision conceptuelle.

Elaborer conceptuellement les réalités culturelles et religieuses africaines à l'aide d'une méthodologie réductionniste comme le structuralisme suppose que l'on fasse la critique du geste de biffure du surnaturel dans le corpus textuel des Amérindiens opérée par Claude Lévi-Strauss. On sait que le P. G. Fessard lui a fait en son temps la critique dans une correspondance mémorable. Les chercheurs africains qui accèdent à la connaissance des réalités culturelles de leur milieu en recourant à l'outillage théorique des Africanistes du dehors que sont anthropologues et ethnologues ne doivent pas ignorer le risque qu'ils courent de passer à côté de ces réalités à cause des méthodes utilisées.

Pour en donner une illustration, prenons par exemple la réalité si fondamentale de la « famille » autour de laquelle le 1^{er} Synode pour l'Afrique a fait graviter son acte majeur d'inculturation de l'Eglise. De « *Ecclesia in Africa* » à « *Africae Munus* » en passant par la Lettre pastorale « *Instrumentum Laboris* » « *Eglise Famille de Dieu* » du SCEAM on observe qu'en réalité les recherches anthropologiques sur la famille n'ont eu que très peu d'impact sur la pastorale de la famille.

La famille pour l'Afrique traditionnelle recouvre non seulement les vivants mais aussi les morts dont la mémoire entretenue contribue puissamment à la vie des vivants. Cela la fait apparaître comme une réalité à la fois culturelle et religieuse concrètement articulée grâce à une ritualité importante. Parler simplement de « famille large », comme si le concept de famille était uniformé en passant de la « famille

nucléaire » chrétienne à la « famille large africaine, n'est donc pas juste. La « famille large » est une réalité dont l'équivalent chrétien serait l'Eglise parce qu'à la base de l'une et de l'autre nous avons la donnée fondamentale du mémorial qui, dans un cas est ancestral, dans l'autre christique.

Africae Munus, qui se devait de faire la continuité entre le 1^{er} et le 2nd Synode pour l'Afrique, ne l'a fait essentiellement que en intention, comme en témoignage l'absence totale de la problématique pastorale qui tourne autour de la relation entre « famille nucléaire chrétienne » et la « famille de fondement mémorial ancestral. Quand *Africae Munus* parle de religion africaine traditionnelle sans la situer à son vrai lieu de genèse anthropologique, il est difficile qu'il ouvre des perspectives pastorales de dialogue effectif. La famille nucléaire chrétiennes, laissée à elle-même sans accompagnement pastoral au sein de la « famille ancestrale », court le risque d'une prise en charge pas toujours compatible avec la foi chrétienne : De la mission de la famille « Eglise domestique » au sein de la « famille ancestrale² il n'est aucunement question dans *Africae Munus*. C'est bien le signe que la notion de famille qui est en usage de part et d'autre ne se recouvre pas. La question de la sorcellerie dans la société et de la lutte qu'on doit mener contre elle en Afrique est abordée sans qu'on en souligne le profond enracinement dans la conception africaine de la famille. La question de la distinction entre le culturel et le cultuel est juste évoquée sans qu'on ait indiqué par quel type de pastorale on puisse y faire front.

D'une manière générale on touche du doigt combien le bagage culturel dont pasteurs et théologiens sont équipés reste extrinsèque par rapport à la réalité socio-anthropologique au sein de laquelle l'Eglise est immergée en Afrique. Puisque dans le découpage du réel socioculturel africain l'invisible entre massivement dans le visible pour en représenter une dimension constitutive, à telle enseigne qu'il est impossible par exemple de définir la vie sans prendre en compte la mort et la victoire que les vivants remportent sur elle grâce au rite de transformation des morts en mémorial, la pertinence des confrontations des segments de sens des découpages opérés par l'Occident du même champ sémantique, ne devrait-il pas se chercher précisément dans le hiatus entre la vie et la mort, comme les peuples africains eux-mêmes nous en offrent le modèle, lorsqu'ils sont passés au niveau de la structure sociale proprement politique ? L'émergence de la structure politique respect la structure de la famille qui comprend la dimension religieuse, comme on peut le constater dans nombre de textes culturels qui sont des sentences.

En prenant le cas concret d'une culture comme celle des Fon du Bénin, structurée par le Vodun, deux textes culturels sont frappants et illustrent bien nos propos :

1° To gba nyi Henu gba a : Si la structure politico-sociale du royaume est cassée, la famille ne l'est pas pour autant.

2° E nyi Kuyit]to do te bonu Vodun-to kpo do te], Danxometo ko gba de a : Si l'ensemble structuré du monde des défunts tient debout et que l'ensemble structuré du monde des Vodun continue de subsister, l'ensemble structurée du royaume n'est pas cassé.

Si l'on regarde de près ces deux textes, on s'aperçoit que le premier résonne comme un défi lancé à l'ordre politico-militaire qui peut certes casser un royaume mais qui reste sans emprise sur une donnée primordiale de la nature comme la famille dans toute sa dimension de transcendance. Les valeurs morales qui la constituent sont inviolables : telles est le contenu de la sentence.

Le 2^{ème} texte se présente pour sa part comme une expression de la constitution symbolique de l'ordre politique qui est, out comme la famille, relié à l'invisible et en tire sa force. Le sage intellectuel communautaire qui énonce cette sentence fait à la fois un constat et lance un défi à résonnance éthico-morale.

Ces deux textes devraient constituer pour l'Eglise des indications pour l'élaboration et la prise au sérieux de la donnée socio-anthropologique primordiale qu'est la famille en Afrique. L'Eglise doit se demander si l'approche par les méthodes des Sciences Humaines et Sociales, tout en gardant leur validité relative, ne gagnerait pas à être corrigé par une approche qui serait celle des sages intellectuels communautaires.

Cette complémentarité de méthode s'avère d'autant plus nécessaire que celle mise en ouvre par le savant occidental peut n'être qu'une violence mortifère exercée sur le texte culturel fondateur des peuples, comme Claude Lévi-Strauss l'a illustré pour nous.

✘ Barthélemy Adoukonou
Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture